

## **Le sonneur de bombarde de Guéméné.**

*CADIC, Contes et légendes de Bretagne, I, 305*

En compagnie de Pierre et de Jean, ses disciples de prédilection, Jésus cheminait à travers les landes bretonnes, comme jadis à travers les déserts de Judée. C'était au lever du jour, durant la saison printanière. Sous la caresse du soleil, fleurs d'ajoncs et marguerites entrouvraient gaiement leurs corolles, et dans le feuillage déjà touffu des chênes, les oiseaux s'appelaient avec de petits cris joyeux.

Lentement, ainsi qu'un linceul qui se déchire, la brume s'élevait pour disparaître dans le ciel et, l'on distinguait la ceinture argentée du Scorff qui s'allongeait au pied des collines et les toitures de Guéméné qui se pressaient timidement contre les murailles altières du château.

De cette nature, à son réveil, un charme pénétrant se dégageait auquel les trois voyageurs se laissaient aller. Pierre, lui-même, malgré sa rude écorce de marin et l'insensibilité dont il témoignait volontiers pour tout ce qui n'était pas la mer, subissait la douce influence. Quant à Jean, son âme délicate et attendrie s'épanchait en une hymne de reconnaissance pour le créateur.

Ils arrivaient au détour d'un sentier, et Jésus étendait la main dans un geste de bénédiction à l'adresse de ses fidèles Bretons, lorsqu'ils entendirent les sons d'un instrument que personne d'entre eux ne semblait connaître. Assis, sur un talus, parmi la mousse et les fougères, il y avait là un gentil petit berger, qui surveillait ses moutons et charmait ses loisirs, en répétant, sur une bombarde rustique, les airs du pays. Sa mine éveillée et ses yeux candides sous ses blonds cheveux flottants plurent singulièrement au Sauveur.

« Que fais-tu là, mon enfant, lui demanda-t-il, d'une voix caressante.

- Je garde mon troupeau, répondit-il, tout rouge d'émotion devant le bel étranger qui l'interrogeait.

- Et comment t'appelles-tu?

- Je m'appelle Mathelin, Monseigneur, et je suis le fils du sonneur de bombarde de ce village. Plût à Dieu que je réussisse un jour à jouer aussi bien que mon père ! »

Enhardi par la bienveillante attention de Jésus et de ses disciples qui s'étaient assis à ses côtés, l'enfant se mit alors à causer avec abandon, racontant sa petite histoire, les joies qu'il éprouvait au milieu de ses camarades et de ses moutons, les chagrins qui assaillaient parfois son petit cœur au foyer domestique.

Il y avait déjà un bon moment qu'il entretenait ainsi ses auditeurs de ses récits d'enfant, quand soudain Pierre se leva:

« Vous oubliez, Seigneur, dit-il, que l'heure est avancée et que nous avons là-haut forte besogne.

- Au fait, riposta le jeune berger, en lançant un coup d'œil de reproche à celui qui l'interrompait, si vous voyagez depuis ce matin, il me semble que vous devez avoir faim. Justement j'ai là un gros morceau de pain noir que ma belle-mère m'a donné pour mon déjeuner. Acceptez-le donc; moi je n'ai pas faim.»

En entendant ces paroles, le visage de Jésus s'illumina d'un sourire divin.

« Donne, mon enfant », s'écria-t-il, et il rompit le pain grossier avec ses compagnons et il le mangea.

Quand il eut fini : « Sais-tu bien, reprit-il, que tu viens d'obliger le bon Jésus lui-même et ses deux disciples préférés? En vérité, je vois qu'à défaut de richesses les fils des Bretons ont du cœur. Je ne serai pas en reste avec toi. Demande-moi

trois grâces, celles que tu voudras; je promets de te les accorder, et non seulement pour cette vie, mais aussi après ta mort.

Le berger resta d'abord perplexe; il avait tant de faveurs à solliciter.

Saint Pierre se pencha vers lui : « Demande le paradis ! »

Il secoua la tête d'un air entendu. Il avait bien le temps de songer au paradis. Ne fallait-il pas d'abord être heureux dans ce monde? « Ma belle-mère est méchante, répondit-il, et me bat souvent.

Eh bien! je voudrais que, quand j'en exprimerai le désir, ni elle, ni personne ne puisse me toucher.

- Je te l'accorde, dit Jésus. Que demandes-tu ensuite?

- Le paradis! voyons! insinua une seconde fois saint Pierre.

L'enfant sourit malicieusement.

- À côté de chez mon père, il y a un fils de gros minour (rentier) à qui rien ne manque. Je voudrais comme lui, manger et boire à discrétion, sans qu'il m'en coûte rien.

- Tu seras satisfait, repartit Jésus. Quelle sera la troisième grâce ? »

Pierre prit un air presque suppliant et Jean lui-même se mit de la partie:

« Mathelin, Mathelin, s'écrièrent-ils, pense à ton paradis!

Mais Mathelin avait son idée.

« Le paradis! Si les autres le gagnent, je le gagnerai bien aussi.

J'y rentrerai par la grande porte et non par la fenêtre » et, désignant la bombarde qu'il tenait à la main, « je voudrais jouer si bien de cet instrument que personne ne puisse l'entendre sans être obligé de danser aussitôt.

- Ainsi soit-il! » répondit Jésus qui s'éloigna à grands pas, pendant que saint Pierre jetait un regard courroucé à l'enfant.

Ce dernier ne tarda pas à tirer profit des faveurs qu'il avait reçues.

Rentrant un peu tard à la maison avec son troupeau ce jour-là, sa belle-mère voulut le frapper : « Arrête! », cria-t-il, et le bras menaçant de la marâtre retomba, sans qu'il lui fût possible de le toucher, même du bout du doigt.

Le lendemain, la méchante créature prétendit le priver de nourriture : « Je désire, déclara-t-il, une table aussi bien servie que celle du minour ». En un clin d'œil, mets exquis et vins délicieux apparaissaient devant lui et il mangeait à satiété durant que la belle-mère se contentait de bouillie et de lait aigri.

Une terrible colère s'empara alors de celle-ci et elle se mit à proférer de violentes injures :

« Tout doux, ne vous fâchez pas ! » conseilla Mathelin, et, ce disant, il saisissait sa bombarde et jouait à pleins poumons.

Il arriva ce qu'il prévoyait. Aux premières mesures, la mégère commençait à danser, et bientôt elle était entraînée avec toute l'assistance dans une gavotte échevelée.

Rien ne troubla désormais le bonheur de Mathelin. Sans souci de l'avenir, il vécut longtemps, pour le plus grand plaisir des danseurs de Guéméné.

Il y avait bien quatre-vingts ans que ces événements s'étaient passés, quand un jour saint Pierre, assis à la porte du paradis, devant une pile de registres, le nez chevauché de grosses lunettes, attendant les voyageurs qui se pressaient vers le séjour des béatitudes, aperçut un pauvre vieux qui s'en venait aussi en se traînant péniblement. Il était chaussé de sabots ferrés qui frappaient lourdement les cailloux. Avec ses margenr.au (guêtres) noirs qui serraient les jambes jusqu'aux genoux, avec sa culotte de toile, son gilet et sa veste de laine écrue encerclés de

rangées de velours et de boutons symétriques, avec un chapeau rond d'où s'échappait une épaisse chevelure blanche qui flottait sur les épaules, on reconnaissait un paysan des environs de Guéméné. Un sourire béat se dessinait sur ses lèvres d'où pendait encore une petite pipe" en terre rouge, calcinée par l'usage, et sur ses joues enluminées par le cidre capiteux, une barbe longue de plusieurs jours courait en pointes épaisses et rudes.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était un de ces bons buveurs de Bretagne dont le proverbe dit qu'ils entrent tout droit au paradis:

*« Nen des chet bambocher,*

*Nen des chet guir ivour*

*Ne vo ir Baraouiz*

*Kemeret get inour. »*

(Il n'y a pas d'ivrogne, il n'est pas de vrai buveur, qui ne soit au paradis reçu avec honneur.)

« Eh bien ! mon brave, lui cria saint Pierre, on est à jeun ce matin pour se présenter au paradis.

- Mais oui vraiment, monsieur saint Pierre, répondit le bonhomme, et j'espère bien que vous ne me ferez pas de difficulté.

- Voyons d'abord quel est ton nom?

- Mon nom! Faut-il que vous soyez si vieux que vous ayez oublié Mathelin, le sonneur de bombarde, qui partagea son pain avec vous un jour sur les bords du Scorff. »

À ces mots, saint Pierre se mit à rire bruyamment :

« Ah! c'est toi Mathelin; je me rappelle si bien le peu de cas que tu faisais alors du paradis que je suis très surpris de te voir ici aujourd'hui.

- Oh ! Monsieur saint Pierre ! » protesta le bonhomme.

- Va maintenant jouer de la bombarde aux gars de Guéméné, continua le portier céleste; le paradis n'est pas pour toi! » et, ce disant, il repoussa la porte qui roula lourdement sur ses gonds, et Mathelin se trouva seul, rejeté sur le chemin.

Que faire? Une idée lumineuse lui jaillit soudain. Il avait apporté avec lui à tout hasard sa bombarde, la compagne de sa vie. Il l'approcha de ses lèvres, appliquant le pavillon contre le trou de la serrure et se mit à jouer ses airs les plus joyeux. Il n'eut pas à sonner longtemps en vain. Un grand bruit de pieds marquant la cadence parvint à ses oreilles et, en regardant par une fente de la porte, il aperçut la multitude innombrable des saints entraînés dans une ronde vertigineuse, saint Pierre donnant le branle, son chapeau sur le coin de l'oreille.

La chose menaçait de tourner au scandale, Jésus s'interposa.

Il ouvrit la porte et reconnut Mathelin. « Que viens-tu faire ici? lui demanda-t-il.

- Ce que je viens faire? Je viens savoir s'il n'y a pas une petite place au séjour du bonheur en faveur de celui qui s'est privé de son pain pour vous.

- Tu a es eu ta récompense!

- Oui, sur la terre, mais vous m'aviez promis de la prolonger au-delà de cette vie et je n'ai encore rien obtenu.

- Tu as raison, repartit le Sauveur; il ne sera pas dit que les habitants du céleste séjour sont moins généreux que les paysans des bords du Scorff. Suis-moi et sois heureux ! .. et le prenant par la main, Jésus l'emmena s'asseoir sur un splendide trône en or. Depuis lors, il continue d'y siéger, sa bombarde à côté de lui, et lorsqu'il lui arrive d'être las de chanter au lutrin du bon Dieu, il ne se fait pas

faute de tirer de son instrument des airs divertissants qui provoquent la joie au cœur des danseurs de Guéméné et contraignent tous les bienheureux à des gavottes sans cesse renouvelées.